


# Dans un coin de violettes

Renée Vivien

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## Les Reliques de Renée Vivien

Voici quelque six mois, s'éteignait à Paris, sans que l'on pût préciser exactement la cause de cette fin prématurée, une jeune femme qui était aux environs de sa trentième année. Parmi ses familiers — fort peu nombreux d'ailleurs, car elle vivait solitaire — certains parlèrent d'une maladie de langueur, d'autres dénoncèrent un suicide, prétendant qu'elle s'était volontairement laissée mourir de faim, par dégoût de l'existence. De toute façon, il y avait là du mystère, car on accepte mal cet affaissement des puissances de vie chez un être qui se trouve à l'heure la plus florissante de la vie. On eût pu lui appliquer le dicton populaire : « Elle avait tout pour être heureuse », puisqu'elle réunissait en elle la beauté, la fortune, et cet autre don qui, si rarement, s'allie aux deux premiers : le talent, un authentique et délicieux talent. Sous le pseudonyme de Renée Vivien, elle avait publié quelques-uns des plus beaux vers, des plus purs et des plus harmonieux qui, sous l'inspiration des anciens Grecs et depuis Chénier, aient paru dans notre langue française.

Sa mort — faut-il le dire ? — passa totalement inaperçue. À peine quelques brèves notes dans les journaux, aux informations diverses, et de courts articles nécrologiques. Le monde littéraire se passionnait alors pour les démêlés de M. Guitry avec son impresario, et cette grave question de savoir si les casques emplumés des multiples gallinacés, destinés à la figuration de Chantecler, seraient adhérents ou mobiles… Et l'on conçoit que, pour le Tout-Paris littéraire, ce soient là des questions qui passent toutes

autres en intérêt ! Ah ! quiconque ne se rattache pas, de façon directe ou indirecte, aux sacro-saintes planches, peut bien, à moins qu'il n'opte pour le crime passionnel, renoncer à tout espoir d'intéresser ses contemporains… et c'est à peine un paradoxe, ce propos d'apparence drôlatique que j'entendis récemment tenir : un roman paraîtrait aujourd'hui de la valeur de Madame Bovary, que nul n'y prêterait attention, si quelque habile arrangeur ne prenait soin de le découper en scènes pour un théâtre du boulevard !

Jugez par là du sort qui attend les poètes ! Les Fictions qui composent la matière habituelle de leurs rêves n'ont qu'un médiocre écho dans le public, habitué à de plus fortes nourritures, et dont le palais est irrémédiablement blasé. Qu'adviendra-t-il, surtout si ces fictions se rattachent à un Idéal aussi distant que celui de notre auteur ? Je me suis appliqué à marquer autre part l'irréparable désaccord entre les lecteurs de ce temps et celle qui, dans l'horreur du présent, poursuit les images du passé, tentant de les fixer sous la forme harmonieuse du rythme. Au fond de la demeure solitaire où sa fantaisie sut grouper quelques témoignages de son culte, son regard intérieur passe au delà des objets qui lui rappellent un temps trop rapproché de nous. Statues, miroirs, tentures, qu'est ce que tout cela ? Vains et artificiels témoignages, auprès du désir qui se représente la vie entière comme une harmonie, où chaque geste est expressif et contribue à la perfection du tout ! S'être figuré l'Idéal sous ce gracieux symbole : un groupe de vierges enlacées, esquissant un pas rythmique à l'ombre des lauriers-roses, sous l'immortel azur du ciel hellénique, et couler ses jours sous l'affreux ciel parisien, eût-on pris soin par avance d'orner sa demeure de tous les objets propres à en faire oublier la noirceur, c'est quand même un rude contraste !

Pour qui possède la faculté d'expression verbale, il ne reste plus qu'à fixer son rêve dans la forme impérieuse du rythme, unique compensation de qui ne peut se satisfaire des quotidiens spectacles que la vie lui présente :

Douceur de mes chants, allons vers Mitylène.
Voici que mon âme a repris son essor,
Nocturne et craintive ainsi qu'une phalène
Aux prunelles d'or !
Allons vers l'accueil des vierges adorées !
Nos yeux connaîtront les larmes des retours.
Nous verrons enfin s'éloigner les contrées
Des ternes amours !

Ces deux strophes mélodiques, voilà la véritable épigraphe de son œuvre ! C'est l'Invitation au voyage… et notre poétesse put s'apercevoir, dès les premières heures, que les voyageurs n'étaient pas nombreux pour l'accompagner dans sa traversée. Tout comme Stendhal dans sa première Préface au livre de l'Amour, elle eût pu noter cette observation désenchantée : « Je n'écris que pour cent lecteurs ! » Mais de ces cent lecteurs elle se déclara satisfaite, et satisfaite aussi de la récompense qu'un pur poète peut trouver dans la pratique de son art.

Je dois à la complaisance d'un ami qui, pour elle, fut aussi un conseiller M. Sansot, l'éditeur-artiste qui propose au public les pages posthumes de Renée Vivien, la communication d'un petit dossier de Lettres se référant à la dernière période de sa vie. On y sent une lassitude immense, un angoissant dégoût de la vie, et la confirmation de ce désaccord entre ses aspirations vers la Beauté et les préoccupations de son temps. Mais aussi quel amour de son art, quel souci de la perfection, à une époque où la folie de la

vitesse commande jusqu'à la production littéraire et s'impose à quiconque veut fixer sa pensée ! Qu'il me soit permis d'en détacher cet expressif passage :

« Cher Monsieur,

« Je viens vous demander de m'accorder une faveur immense : Voici : le sens critique me fait absolument défaut. Mon cerveau enfante aussi stupidement que possible. Je discerne l'approximative valeur de ce que j'écris plusieurs années après la publication en volume. Soyez donc mon bienfaiteur littéraire : éliminez les pièces trop faibles, vraiment trop mauvaises. Moi je ne puis savoir tant que la fièvre me possède ! Et ne croyez pas que ce soit à la façon des authoresses qui sollicitent une critique « très sérieuse », mais qui prendra quand même la forme d'une louange. Avant tout, par dessus tout, au-dessus de tout, j'ai la vénération, la piété de l'art que je sers. Pardonnez moi de vous imposer cette corvée nouvelle et croyez à mon amicale reconnaissance future (j'ose l'espérer) et à mon amical souvenir dans l'heure présente. »

*« RENÉE VIVIEN. »*

Chez celle qui possède un tel sens de la beauté formelle, et composa, je le répète, les strophes les plus harmonieuses qui, dans ces dernières années, soient sorties d'une plume française, ces scrupules ne sont-ils pas touchants, en même temps qu'ils nous deviennent une confidence précieuse sur les secrets de son art ? En voici donc une qui connaît la fièvre, l'enivrante fièvre d'écrire, et dont les vers répondent aux battements de son cœur, lorsque tant d'autres, dans la Poésie, ne voient qu'un exercice du froid Intellect. N'avais-je pas raison de l'inscrire comme un des

dogmes les plus sûrs de ma croyance d'artiste : « En art, savoir n'est rien, sentir est tout ! » Depuis lors les doctrines des philosophes vinrent réconforter cet article de foi. Mais qu'est-ce que la démonstration philosophique auprès des lumières de l'Intuition ! Si quelques-unes des strophes de Renée Vivien sont destinées à vivre dans la mémoire des hommes, ce sont celles-là, n'en doutez pas, qui jaillirent de son cerveau, dans le moment même ou sa main comprimait les mouvements de son cœur !

Des inspirations de cette qualité — on en trouvera parmi les Poèmes Posthumes que les soins pieux de l'éditeur vont présenter au public, plus encore que dans les premières inspirations de Renée Vivien. Celles-ci se manifestent plus particulièrement plastiques, et faites pour enchanter l'oreille de ceux qui goûtent, par dessus toutes choses, le galbe d'un beau marbre antique. Lorsque, après avoir contemplé les merveilles naturelles de la baie de Naples, lesquelles, à vrai dire, ne se sont guère modifiées depuis l'heure où s'y développait une civilisation en tout contraire à la nôtre, nous venons nous recueillir dans la petite salle du Musée qui enferme les fragments épars des fresques pompéiennes, nous n'avons pas besoin d'un vif effort d'intuition pour ressusciter, en vivantes images, les groupes humains qui jadis les animaient ; il n'y faut qu'un peu de culture, aidée d'une faculté d'abstraction, qui, pour quelques instants, abolit l'heure présente. Chez celle qu'inclinait déjà une prédisposition naturelle, les rives parfumées de Lesbos et l'enchantement des nuits mitylèniennes suscitèrent le décor incomparable où les strophes de Sapho, l'antique poétesse, mutilées sans doute, mais radieuses encore de vie comme un beau marbre antique, allaient évoquer des groupements harmonieux… C'est ainsi que nous caractérisions ses inspirations premières. Dans celles qui marquèrent l'ul-

time période de sa vie, on trouvera peut-être moins de beauté, mais je ne sais quoi de plus nerveux, de plus contracté, de plus frémissant, et, dans ses derniers vers, cette hantise particulière de la Mort, qui impose son obsédante image et devient le thème exclusif de ses variations poétiques.

N'importe, et s'il convenait de tirer un enseignement positif de ce douloureux exemple et de cette jeune vie fauchée en pleine floraison, je le trouverais sous la plume du poète qui fut un des maîtres chers à Renée Vivien et de qui, sans doute, moins que de tout autre, on eût pu l'attendre. Mais n'oublions pas que, chez lui, même au lendemain des crises les plus sataniques, se dissimulait un croyant, dressé aux retours sur lui-même et à l'examen de conscience. Donc, Baudelaire, puisque c'est de lui qu'il s'agit, note dans son article sur l'Ecole païenne, écrit à propos de Heine, ces observations d'une si profonde psychologie : — « La spécialisation excessive d'une faculté aboutit au néant. Je comprends la fureur des Iconoclastes et des Musulmans contre les images. J'admets tous les remords de Saint-Augustin sur le trop grand plaisir des yeux. La folie de l'art est égale à l'abus de l'esprit. Une de ces deux suprématies engendre la sottise, la dureté du cœur et une immensité d'orgueil et d'égoïsme. Je me rappelle avoir entendu dire à un artiste : « Ne donnez pas à ce pauvre-là, il est mal drapé ; ses guenilles ne lui vont pas bien. »

Loin de moi la pensée d'attribuer à notre délicieuse poétesse cette « immensité d'orgueil » et cette « férocité d'égoïsme » dont parle l'auteur de l'Art Romantique. Reconnaissons pourtant dans ces paroles de Baudelaire la claire vision du bon sens qui fouille les profondeurs de l'âme. Reconnaissons aussi que chez Renée Vivien la passion de la Beauté, d'une certaine beauté, se manifes-

ta à la façon du culte exclusif qui ferme les yeux sur les autres réalités de la vie. Il y eut là pour elle un principe actif de douleur, de désenchantement et de mort. Bien vain serait l'effort qui consisterait à lui vouloir substituer un autre destin ! Si pourtant nous embrassons d'une vue d'ensemble les poèmes sortis de cette plume enchanteresse, comment ne pas déplorer qu'un si prestigieux talent ait été aboli à l'heure de son plus bel épanouissement !

*PAUL FLAT.*

## Sous la protection des violettes

Je place sous la protection des violettes
Mes adorations très humblement muettes…
Ô vous les violettes !
Vous qui savez, par la puissance du parfum,
Évoquer telle voix, et tel long regard brun…
Puissance du parfum !

Exaucez le grand cri de celle qui vous aime
Et sachez parfumer ma vie et mon poème
Sachant que je vous aime.
Je suis lasse de lys, je suis lasse des roses,
De leur haute splendeur, de leurs fraîcheurs écloses,
De toute la beauté des grands lys et des roses.
Votre odeur s'exaspère en l'ombre et dans le soir,
Violettes, ô fleurs douces au désespoir,
Violettes du soir !

## Amour

Mirage de la mer sous la lune, ô l'Amour !
Toi qui déçois, toi qui parais pour disparaître
Et pour mentir et pour mourir et pour renaître,
Toi qui crains le regard juste et sage du jour !
Toi qu'on nourrit de songe et de mélancolie,
Inexplicable autant que le souffle du vent
Et toujours inégal, injuste trop souvent,
Je te crains à l'égal de ta sœur la folie !

Je te crains, je te hais et pourtant tu m'attires
Puisque aussi le fatal est proche du divin.
Voici qu'il m'est donné de te connaître enfin,
Et je mourrais pour l'un de tes moindres sourires !

## Inspiration

L'esprit souffle… Et le vent emporte les paroles
Qui vacillent ainsi que les musiques folles.
Inexplicable autant que l'amour et la foi,
Ô l'Inspiration ! reviens bientôt vers moi !

Reviens comme le vent qui chante et se lamente,
Reviens comme une haleine implacable ou démente !
Reviens comme le vent qui m'inspira l'amour,
Et je t'accueillerai, dans l'instant du retour,
Avec l'emportement et l'angoisse démente
Qu'inspire le retour d'une infidèle amante !

## Les Sept Lys de Marie

Le Sept Lys ont fleuri devant l'antique porche.
Chacun d'eux est plus long et plus droit qu'une torche,
Leurs pistils sont pareils à des flammes de torche.
Les Sept Lys ont fleuri miraculeusement
Dans le silence auguste et dans l'ombre, au moment
Où s'élève le Christ, miraculeusement…

Sous l'imposition des mains saintes du prêtre
Dans l'ombre et dans l'encens on les vit apparaître…
Le peuple vit alors sourire le vieux prêtre…
Et tous les contemplaient avec des yeux d'amour.
Le prêtre dit, portant ses regards à l'entour :
« Mes frères, contemplons les fleurs du Saint-Amour ! »
Leur parfum s'exhalait vers la Divine Image.
Tous ont compris le sens du glorieux Message
Sur l'autel où Marie écoute le Message
Et les Lys répandaient une paix autour d'eux
Et l'Hostie avait moins de rayonnement qu'eux,
La transparente Hostie était moins blanche qu'eux…
Apparaissez encore, ô Sept Lys de Marie,
Au moment où la foule à genoux pleure et prie !
Apparaissez encore en l'honneur de Marie !

## Mon paradis

Mon Paradis est un doux pré de violettes
Où le chant régnera sur des âmes muettes.

Mon Ciel est un beau chant parmi les violettes.
Mon Ciel est la très calme éternité du soir
Où le regard se fait plus profond pour mieux voir
Et c'est l'Éternité dans le ciel d'un beau soir…

Mon Paradis est une éternelle musique.
Qui s'exhale divine allégresse rythmique…
Mon Paradis est le règne de la musique.
Car ce sera, là-haut, le triomphe du chant,
Le règne de la paix dans le Ciel du couchant,
Où rien ne survit plus que l'amour et le chant.

## Ressouvenir

Ôpassé des chants doux ! ô l'autrefois des fleurs !…
Je chante ici le chant des anciennes douleurs.
Je le chante, sans pleurs et sans haine à voix basse,
Comme on se bercerait d'une musique lasse…

Profond, irrépressible, autant que le soupir,
S'échappe de mon cœur le mauvais souvenir…
Je vois s'abandonner mon âme lente et lasse
Au charme des bruits doux, de la lumière basse.
Que vont envelopper les anciennes douleurs ?…
Ô l'autrefois des chants ! ô le passé des fleurs !

## Invocation à la lune

Ô Lune chasseresse aux flèches très légères,
Viens détruire d'un trait mes amours mensongères !
Viens détruire les faux baisers, les faux espoirs,
Toi dont les traits ont su percer les troupeaux noirs !
Toi qui fus autrefois l'Amie et la Maîtresse,
Incline-toi vers moi, dans ma grande détresse !…
Dis-moi que nul regard n'est divinement beau
Pour qui sait contempler le grand regard de l'eau !…

Ô Lune, toi qui sais disperser les mensonges,
Éloigne le troupeau serré des mauvais songes !
Et, daignant aiguiser l'arc d'argent bleu qui luit,
Accorde-moi l'espoir d'un rayon dans la nuit !
Ô Lune, toi qui sais rendre l'âme à soi-même
Dans sa vérité froide, indifférente et blême !
Ô toi, victorieuse adversaire du jour,
Accorde-moi le don d'échapper à l'amour !

## La promesse des fées

Le vent du soir portait des chansons par bouffées,
Et, par lui, je reçus la promesse des Fées…
Avec des mots très doux, les elfes m'ont promis
D'être immanquablement mes fidèles amis.

Mais n'attachez jamais votre âme à leurs paroles,
Un Elfe est tôt enfui, souffle vif d'ailes folles !…
Leur vol tourbillonnait, vague comme un parfum.

Cependant tous semblaient obéir à quelqu'un.
La première portait sur son front découvert
Une couronne d'or… Son manteau semblait vert.
Et la couronne d'or, brûlant comme la flamme,
Rayonnait au-dessus d'un visage de femme.
Malgré l'étonnement d'un cœur audacieux,
Je ne pus endurer la splendeur de ses yeux…
Car j'entendais un bruit d'étreintes étouffées…
Aussi j'ai voulu fuir l'amour fatal des Fées…

Mais, devant ce bonheur mêlé d'un si grand mal,
Ne regrettais-je pas un peu l'amour fatal !

## Présence

Ta présence me donne une heure de jeunesse,
Il semble que mon mal se ralentit, puis cesse,
Car c'est toi mon bonheur et c'est toi ma jeunesse !
Ô parfum de ta robe ! Ô fraîcheur de ton front !
Jamais les cruels temps futurs n'obscurciront
Cette douce clarté de tes yeux, de ton front !

Tu m'apportes ta voix, ta présence et ton rire,
Et je t'attends, je te contemple, et je t'admire.
En moi rayonne encor la splendeur de ton rire !
Sous le rayonnement solaire de tes yeux,
Ô jeune et belle autant que le furent les dieux !
Il me semble oublier mon cœur qui se fait vieux !

## Résurrection

Et je t'aime ! Et voici que s'épand dans mes moëlles
Miraculeusement la clarté des étoiles,
Belle que je choisis pour Reine des étoiles !
Me voici revenue à la vie, à l'amour
Qui transfigure en or les choses d'alentour,
Au charme du poème, au rire de l'amour.

Tantôt je m'enfonçais dans l'horreur des ténèbres
Et je portais en moi des visions funèbres
Ah ! l'horreur, ah ! l'horreur tenace des ténèbres !
Mais voici le matin… Nous voici toutes deux
Vivantes… C'en est fait de mes songes hideux.
Comme par le passé, Chère, nous sommes deux.
Ô bonheur de me voir revenue à la vie !
Car l'aurore s'est faite en mon âme ravie ;
Miraculeusement, je vois rire la vie !…
Voici que l'univers me donne moins d'effroi,
Très chère, puisque enfin me voici près de toi,
Et je n'ai plus d'angoisse et je n'ai plus d'effroi !

## Oiseaux dans la nuit

Cette nuit, des oiseaux ont chanté dans mon cœur…
C'était la bonne fin de l'ancienne rancœur…
J'écoutais ces oiseaux qui chantaient dans mon cœur.
Dans ma grande douleur, la nuit me fut clémente

Et tendre autant que peut se montrer une amante.
Ce fut la rare nuit qui se montra clémente.

Dans ton ombre, j'ouïs le chant de ses oiseaux.
Et je dormis enfin… Mes songes furent beaux
Pour avoir entendu le chant de ces oiseaux…

## Notre heure

Écoute le doux bruit de cette heure que j'aime
Et qui passe et qui fuit et meurt en un poème !
Écoute ce doux bruit tranquille et passager
Des ailes de l'Instant qui s'envole, léger !

Je crois que ma douleur n'est que celle d'un autre…
Et cette heure est à nous comme une chose nôtre…
Car cette heure ne peut être à d'autres qu'à nous,
Avec son doux parfum et son glissement doux…
Elle est pareille à la chanson basse qui leurre
Et qui vient de la mer… Ah ! retenir notre heure !
Ô triste enchantement de se dire : Jamais
Je ne retrouverai cette heure que j'aimais !

## Étonnement devant le jour

Mes yeux sont éblouis du jour que je revois !
L'ayant cru défier pour la dernière fois.

Mes yeux sont étonnés de revoir cette aurore,
Ainsi, moi qui souffris autant, je vis encore !

Je vis encor, je souffre et peux encor souffrir…
Sans exhaler mon cœur dans un dernier soupir !
Mais comment puis-je ainsi voir la lumière en face,
Moi dont le cœur est lourd et dont l'âme est si lasse ?
Ô mon destin mauvais… Je suis devant l'amour
Un adversaire nu… Voici venir le jour !…
Moi dont l'être est plus las que le dernier automne
Qui se meurt sur les lacs, je vis… Et je m'étonne !

## La lune consolatrice

Et voici que mon cœur s'épanouit et rit…
Moi qui longtemps souffris, me voici consolée
Par ce noir violet d'une nuit étoilée,
Moi qui ne savais point que la lune guérit !
Moi qui ne savais point que la lune console
De tout le chagrin lourd, de toute la rancœur !
Sa consolation illumine le cœur
D'un rayon éloquent autant qu'une parole.

Et d'un rayon furtif comme un furtif bienfait
Elle se glisse au fond torturé de mon âme,
Elle se glisse avec une douceur de femme.
Et c'est insinuant comme un obscur bienfait.
Comme un obscur bienfait s'insinue, elle glisse…
Tout le ciel émergeant de l'ombre est radieux.

Éternellement chère à mon cœur, à mes yeux,
Sois louée à jamais, Lune consolatrice !

## Absence

Ô Femme au cœur de qui mon triste cœur a cru,
Je te convoite, ainsi qu'un trésor disparu.
Je te maudis, mais en t'aimant… Mon cœur bizarre
Te recherche, Émeraude admirablement rare !

Que je suis exilée ! Et que pèse le temps,
Malgré le beau soleil des midis éclatants !
Retombant chaque soir dans un amer silence,
Je pleure sur le plus grand des maux : sur l'absence !…

## À l'ennemie aimée

Tes mains ont saccagé mes trésors les plus rares,
Et mon cœur est captif entre tes mains barbares.
Tu secouas au vent du nord tes longs cheveux
Et j'ai dit aussitôt : Je veux ce que tu veux.

Mais je te hais pourtant d'être ainsi ton domaine,
Ta serve… Mais je sens que ma révolte est vaine.
Je te hais cependant d'avoir subi tes lois,
D'avoir senti mon cœur près de ton cœur sournois…
Et parfois je regrette, en cette splendeur rare
Qu'est pour moi ton amour, la liberté barbare…

## Essentielle

Ainsi, l'on se contemple avec des yeux sacrés
Devant l'autel des mers et sur l'autel des prés…
Toi dont la chevelure en plis d'or illumine,
Tu m'as fait partager ton essence divine…

Et tu m'as emportée au fond même du ciel,
Ô toi que l'on adore, ô l'Être Essentiel !
Tes yeux ont le regard que n'ont point d'autres femmes…
Et ce fut, pour nous, comme une rencontre d'âmes.
Mon cœur nouveau renaît de mon cœur d'autrefois…
Que dire de tes yeux ? Que dire de ta voix ?
Ô ma splendeur parfaite, ô ma Toute Adorée !
La mer était en nous, unie à l'empyrée !

## Terreur du mensonge

Oui, j'endure aujourd'hui le pire des tourments,
Tu m'as menti… Tu m'as trompé… Et tu me mens !…
Mensonge caressant qui glisse de ta bouche !
Ô serment que l'on croit, ô parole qui touche !

Ômultiples douleurs qui s'abattent sur vous
Ainsi qu'un petit vent pluvieusement doux !…
Comme un lilas ne peut devenir asphodèle,
Jamais tu ne seras ni franche ni fidèle.
Tu seras celle-là qui se dérobe et fuit
Plus sinueusement qu'un démon dans la nuit.
Ô toi que j'aime encor ! L'horreur de ton mensonge

Est dans mon cœur amer… Il me mord, il me ronge…
Je suis lasse d'avoir suivi les noirs chemins…
Col frêle qu'on voudrait prendre entre ses deux mains !

## Sanctuaire d'Asie

J'abriterai dans mon sanctuaire d'Asie
Mon éternel besoin d'ombre et de poésie.
Là-bas, guettant les mille et trois Dieux aux pieds d'or,
Des prêtres, jour et nuit, veillent sur leur trésor.

Oui, désespérément, je fixe mon exode
Vers ce refuge énorme et sombre de pagode,
Où, dressant vers le ciel les lotus léthéens,
Les étangs dorment leurs sommeils paludéens.

## L'aile brisée

Elle est venue avec ses cheveux et sa robe,
Sa robe de beau pourpre et ses beaux cheveux d'or !
Et mon âme aussitôt a pris un prompt essor
Dans l'ivresse du cher instant que l'on dérobe !..

Mon cœur lourd est léger comme une bulle d'or,
Puisque je la revois près de moi revenue !
Et comme en un miracle, apparue, advenue,
Une aile de chimère a repris son essor !

## Mains sur un front

C'est l'imposition fraîche et lente des mains
Sur mon front que remplit l'horreur des lendemains,
Ô bénédiction suave de Ses mains !
Les douces mains de femme ont des gestes de prêtre
Et répandent en vous la paix et le bien-être,
La consolation que vient donner le prêtre !

Elles n'apprennent point le geste qui guérit,
Elles l'ont toujours su… Dans l'horreur de la nuit
Cette imposition très calme nous guérit…
Apaise mon grand mal, de tes mains secourables,
Tandis que l'heure glisse aux sabliers des sables,
Car le bienfait me vient de tes mains secourables !
Donne-moi ta fraîcheur et donne-moi ta paix !
Et calme le démon qui sur moi se repaît,
En signant sur mon front le geste de la paix !

## Pour mon cœur

Mystérieux, amer et terrible, ô mon cœur,
Éloigne enfin de toi la haine et la rancœur !
Sache combien est grand ce bienfait qu'on te donne
De pouvoir pardonner, ô mon cœur ! et pardonne !

Ne garde plus l'amer souvenir des joies dues !
Et qu'il soit comme un mot effacé sur les nues !
Sois léger et sois doux comme l'ombre d'une aile,
Ô mauvais cœur, tenace et méchant et fidèle !

Ô mon cœur ! exhalant, dans un vaste soupir,
Le pardon retenu, sache enfin t'attendrir !...

## Pour le Lys

Ô Toi, Femme que j'aime ! Ô Lys irréprochable !
Très chère qu'on ne peut approcher qu'à genoux,
Lève sur moi tes yeux si doux et ton front doux !
Et que le repas soit comme la Sainte Table.
Réveille, avec ta voix, mes rêves somnolents.
Voyant mon front fiévreux, accablé par les rêves,
Toute droite, dans la pourpre et l'or tu te lèves,
Toujours silencieuse, avec tes gestes lents.

Ôl'Image divine ! Ô la Femme que j'aime !
Qui fais que je m'éveille avec la face au jour
Et qui, par le pouvoir immense de l'amour,
As fait que le matin m'est apparu moins blême.
Ô puissance ! ô beauté de la Femme que j'aime !

## Émerveillement

Avec l'étonnement de mes regards, je vis,
Le chœur des beaux rayons de lune aux tons bleuis.
Et mes regards étaient stupéfaits et ravis...
Avec mes yeux ouverts grandement je les vis.

C’est pourquoi maintes fois, au hasard d’une veille,
Ouvert sur l’infini, mon regard s’émerveille.

## Amour méprisable

L’Amour dont je subis l’abominable loi
M’attire vers ce que je crains le plus, vers Toi !
Tu fus et tu seras l’Inconnue ennemie…
Je t’adore en pleurant, ô si mauvaise amie !

Car voici la raison de mon tourment infâme :
Je ne surprendrai pas le regard de ton âme.
C’est pourquoi je te hais, c’est pourquoi je te crains…
J’appelle un autre amour, d’autres yeux, d’autres mains,
Et surtout, pour calmer la plainte qui s’élève
Du fond de mon cœur las, un rêve, un divin rêve !

## Amour, toi le larron

Amour, toi, le larron éternel, qui dérobes
Les lourds trésors des cœurs et le secret des robes !
Tu te glisses et te dissimules la nuit,
Et ton pas est le pas du traître qui s’enfuit…

Ton pas est plus léger que le doux pas du Songe !
Et l’on n’entend jamais ce bruit sournois qui ronge.
N’as-tu point d’amitié ? N’as-tu point de raison ?
Voici que s’insinue en mon cœur ton poison.

Épargne-moi ! Vois mon visage et mon front blême…
Mon ennemi, l'Amour, je te hais et je t'aime.

## Veillée heureuse

J'épie avec amour, ton sommeil dans la nuit :
Ton front a revêtu la majesté de l'ombre,
Tout son enchantement et son prestige sombre…
Et l'heure, comme une eau nocturne, coule et fuit !
Tu dors auprès de moi, comme un enfant… J'écoute
Ton souffle doux et faible et presque musical
S'élevant, s'abaissant, selon un rythme égal…
Ton âme, loin de moi, suit une longue route…

Tes yeux lassés sont clos, ô visage parfait !
Te contemplant ainsi, j'écoute, ô mon amante !
Comme un chant très lointain, ton haleine dormante,
Je l'entends, et mon cœur est doux et satisfait.

## Prière aux violettes

Sous la protection humble des violettes
Je remets les soupirs et les douleurs muettes
Qui viennent m'assiéger ce soir… Ce trop beau soir !…
Dans cet effondrement du final désespoir
Leur parfum est semblable aux prières des Saintes…
Ô fleur entre les fleurs ! Ô violettes saintes !

Lorsqu'enfin, en un temps, s'arrêtera mon cœur
Las de larmes, et tout enivré de rancœur,
Qu'une pieuse main les pose sur mon cœur !
Vous me ferez alors oublier, Violettes !
Le long mal qui sévit dans le cœur des poètes…
Je dormirai dans la douceur des violettes !

## Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Dans_un_coin_de_violettes. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.